Cyril-Mickaël CALLEJON, *Space opera. 40 ans de science-fiction à la télévision*

Paris, Éd. L'Harmattan, 2014, 147 pages

Michel Cadé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10594>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10594

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 442-444

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Michel Cadé, « Cyril-Mickaël CALLEJON, *Space opera. 40 ans de science-fiction à la télévision* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 24 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10594> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10594>

De Julie Denouël, la troisième contribution concerne également les méthodes pour aborder les identités numériques, plus spécifiquement les formes d'expression de soi. Celles-ci constituent un phénomène complexe supposant diverses formes de continuité (ou de discontinuité) entre le soi en ligne et le soi hors ligne. L'auteure présente les principales perspectives qui traversent la question des identités numériques dans le domaine des s/s francophones. Elle développe une méthode pour saisir ces « discours pour soi » et ouvre vers un projet interdisciplinaire pour faire face à la difficulté d'appréhender – et donc de définir – les identités numériques, car c'est précisément parce qu'elles s'ordonnent autour d'une pluralité d'identités.

Dans le dernier chapitre de cette partie, Alexandre Coutant et Jean-Claude Domenget présentent un cadre épistémologique pour enquêter sur les dispositifs sociotechniques d'information et de communication (DISTIC). Ce dernier article les apports de la sociologie des usages, la notion de dispositif et une approche socio-technique. Les auteurs rappellent la difficulté à se dégager de l'idéologie dont sont porteurs ces dispositifs quand ils sont analysés dans des contextes non stabilisés (voire même expérimentaux). Ce cadre offre une approche renouvelée des études d'usage, dont la limite reste l'intégration dans des dynamiques socio-économiques.

Si chaque contribution est intéressante en soi et ouvre sur des programmes de recherche ambitieux, on peut regretter le manque de dialogue entre elles. On aurait aimé une réflexion sur la façon de penser leur articulation, et de contribuer ainsi à mieux définir les s/s. Mais peut-être est-ce prévu pour la suite du séminaire ? On pourrait alors voir des projets s'emboîter les uns dans les autres : les projets les plus généraux (premier chapitre), engloberaient les projets plus micro comme ceux évoqués dans la dernière partie (chapitres 6-9). La place de la critique serait intégrée dans l'analyse des DISTIC, qui elle-même interrogerait l'École de Montréal, etc.

Anne-France Kogan

Lemna, École des Mines de Nantes, F-44000
anne-france.kogan@mines-nantes.fr

Cyril-Mickaël CALLEJON, *Space opera. 40 ans de science-fiction à la télévision*

Paris, Éd. L'Harmattan, 2014, 147 pages

Ouvrage un peu inclassable en forme d'essai, *Space opera* est d'abord l'œuvre d'un passionné qui entend faire partager l'amour qu'il porte à son objet en donnant

au lecteur une sorte de manuel d'accès à l'univers de sa passion. Persuadé que le *space opera* raconte l'humanité (p. 15) et qu'il a été un facteur de progrès, du moins aux États-Unis (pp. 16-17), il omet cependant d'en donner une définition solide. C'est d'autant plus fâcheux que son préfacier, Yvan West Laurence (pp. 9-13), le fait et exclut du corpus la franchise *Star Trek*, qui est l'un des piliers majeurs du discours de Cyril-Mickaël Callejon. Certes, la contradiction dialectique est réputée féconde, mais on conviendra que, en l'occurrence, elle fait un peu désordre.

Un premier chapitre consacré à « L'équipage » (pp. 23-59) sous-entend que la caractéristique première du *space opera* réside dans un voyage spatial au long cours entrepris par un groupe dont il s'efforce de dégager les stéréotypes récurrents. Les analyses sont trop rapides, construites sur le mode de l'affirmation. S'il est sans doute pertinent de montrer une évolution de la figure du capitaine – d'abord enracinée dans les figures héroïques des politiques anglo-saxons, elle tend, dans les séries contemporaines, à s'incarner dans un être moins tout d'une pièce, saignant d'une blessure ancienne et cachée, passage d'un monde de certitudes à un monde incertain –, il faut argumenter la démonstration. L'auteur à des intuitions, mais ne parvient que difficilement à les formaliser. Plus, pour en rester au capitaine, il ne se préoccupe guère des contradictions qu'engendrent les présupposés. Si Kirk, Picard ou Sisko dans les déclinaisons de *Star Trek* correspondent aux caractéristiques du personnage du capitaine dégagées par l'auteur, s'il en est de même pour Shéridan ou Sinclair dans *Babylon 5* ou pour Albatro dans la série éponyme, les choses se compliquent avec *Stargate* où, plus que d'équipage, il faudrait parler, en l'absence de vaisseau, d'équipe, et surtout dans *Doctor Who* où le rapport à la Terre est très différent de ce qu'il peut être dans les autres séries. Dans cette dernière, il n'existe pas d'équipage répondant aux critères dégagés par Cyril-Mickaël Callejon – présence d'un second, d'un officier scientifique, d'un ingénieur, d'un médecin d'un officier de sécurité et d'un jeune prodige – sans oublier la condition d'extraterrestre du Docteur, son âge plus qu'avancé dans des corps juvéniles, sa qualité de dernier survivant de son espèce.

Un peu fourre-tout, le deuxième chapitre s'intitule « Les lieux, les institutions et les piliers (avec les vaisseaux) » (pp. 61-89). Après avoir tenté une distinction entre univers et espace – qui va un peu de soi –, l'auteur revient sur l'espace, lieu de l'action, et l'univers quelque peu divinisé dans un panthéisme galactique frôlant le créationnisme (p. 67). La partie

consacrée au vaisseau, matrice et compagne de l'équipage – rappelons qu'en anglais *ship* (vaisseau) est du féminin –, ne manque pas d'intérêt, analysant la relation équipage/vaisseau comme une relation symbiotique. Suit une série de considérations sur l'armée spatiale, sur l'expansionnisme terrien, sur les choix politiques exposés dans les différentes séries, où l'auteur montre qu'il faut rabattre ces analyses sur le présent du moment de tournage des séries, ce qui, faute d'être une découverte, n'en constitue pas moins un judicieux rappel. Un paragraphe (p. 84) sur le nom, ou plutôt l'absence de nom, de la Terre, aurait pu être évité, justifiable pour l'anglais, cette interrogation n'est pas pertinente pour les langues latines.

Commençant par évoquer l'*Alien* envahisseur, le troisième chapitre, « Les autres » (pp. 91-117), sort du corpus implicitement défini – V, *Les Envahisseurs* ou *X-Files* ne sont en aucun cas des *space operas* –, mais rejoint vite l'espace pour y passer en revue quelques espèces humanoïdes dont l'auteur détecte, avec raison, une nature qui n'est, à tout prendre, qu'une vectorisation d'une composante de la notre. Toujours vive dans les forums de science-fiction, la question de l'intelligence artificielle ne pouvait être laissée de coté par le *space opera*, pas plus que celle des métis – monsieur Spock n'en est-il pas, dans *Star Trek*, plus que le prototype, l'incarnation ? Mais l'auteur aurait pu éviter de revenir sur les guerriers, si on lui passe doubles, télépathes et entités semi-divines, d'autant que pour ce cas précis, il fait fort justement le lien avec les super-héros des *pulp*s et *comics*, mais, de façon générale, ce chapitre tient plus du catalogue que de l'analyse raisonnée d'un corpus, dont, soit dit encore une fois, on ignore le détail.

Très court, le dernier chapitre (pp. 119-143) est consacré aux « marronniers de l'espace ». Ici encore, l'impression de catalogue domine. Le premier contact – qui aurait gagné à être développé – tient en moins de deux pages (pp. 119-120), suit la question du traducteur universel, anecdotique et qui ne se place pas au même niveau. Les Anciens, grands anciens si chers à Howard P. Lovecraft, sont traités un peu rapidement quand, sept pages plus loin, on trouve une partie consacrée à « *Ancien Alien* (la théorie des anciens astronautes) » (pp. 133-135) dont la lecture aurait gagné à être regroupée avec la précédente, tout comme d'ailleurs « Adam ou l'origine de l'homme » (pp. 129-130). Quand à savoir si « La mort » (pp. 126-128) est un marronnier, je laisse la question ouverte ainsi que celle, plus pertinente, de l'« Autre vie » (pp. 135-138).

Cyril-Mickaël Callejon conclut en moins de deux pages (pp. 145-146) en empruntant son titre au final de *Star Trek : The Next Generation*, « Toutes les bonnes choses ont une fin ». Il indique au lecteur les voies les plus aisées, à son sens, pour pénétrer un univers qu'il maîtrise sans aucun doute : commencer par *Doctor Who*, suivre les chemins de *Star Trek : Deep Space Nine* ou *Babylon V* puis se laisser aller à *Star Trek : Voyager*, poursuivre avec *Star Trek : Enterprise*, *Farscape* et *Battlestar Galactica*. On aura remarqué que le parcours n'est pas chronologique, mais que l'initiation au genre est aussi subtile que complète.

Ce petit opus est un objet difficile à identifier. Loin des normes universitaires, il ne s'embarrasse pas avec la définition d'un corpus – qui est pour son auteur un acquis devenu inné –, n'hésite pas, à l'occasion, à faire intervenir des éléments hors corpus – pour être non défini, celui-ci à une existence contenue dans le titre – tels des films en lien avec les séries, *Star Trek : le film* (p. 96), *Star Trek : l'ultime frontière* (p. 111), des héros de *comics*, « Le cas Thanos » (p. 128), et ignore les célèbres notes de bas de page pour ne rien répéter des remarques faites au début de ce compte rendu. Plus inhabituel, l'auteur établit un double dialogue avec lui-même et avec son lecteur. Des paragraphes en début de sous-chapitre ou en fin, en italique, parfois qualifiés de notes de l'auteur, posent des questions, annoncent des développements, précisent le texte. Ces incises sont écrites de façon familière, dans une sorte de souci d'oralité interpellatrice, comme si l'auteur souffrait de ne pouvoir échanger directement et supportait mal sa position magistrale. Pour être peu orthodoxe, cette façon de procéder ne manque pas de fraîcheur. En revanche, l'éditeur ne paraît guère avoir fait son travail, les mots qui devraient se trouver en italique sont soulignés, ce qui peut être le cas dans un tapuscrit, mais ne doit pas se retrouver dans un ouvrage mis sur le marché. Fautes de frappe ou d'étourderie n'ont pas été corrigées, donc le tapuscrit n'a pas été, ou mal, relu par l'éditeur. Quelques exemples : « Sarte » au lieu de Sartre dans la préface (p. 10), « prodigue » au lieu de « prodige » (p. 24), « eut » au lieu de « eu » (p. 33), « où le capitaine en est son cœur » au lieu de « en est le cœur » (p. 42), « elle (la station spatiale) abrite en ses seins » au lieu de « en son sein » (p. 75), « en tant de guerre » au lieu de « en temps de guerre » (p. 78) etc. Il ne s'agit pas ici de faire le cistrie, mais de déplorer le naufrage éditorial.

Cet ouvrage aura pour ses lecteurs des vertus différentes, en liaison avec leur connaissance du sujet. L'amateur averti de séries spatiales aura l'occasion de refaire ses gammes en lisant cette petite synthèse un

peu foutraque, mais souvent pertinente. Il pourra en tirer ses propres conclusions, par exemple s'interroger sur la place tenue par les mythologies dans la construction des *space operas*, avec au tout premier plan celui d'Ulysse, dont *Ulysse 31*, curieusement oublié ici, témoigne de la prégnance. Le néophyte découvrira qu'un univers d'images animées qu'il ignore, voire méprise, est en attente d'exploration et que, loin d'appartenir au seul domaine de la fantasmagorie, il est bien enraciné dans nos mythes fondateurs et dans notre passé proche comme dans notre présent.

Michel Cadé

Cresem, université Perpignan Via Domitia, F-66860
cade@univ-perp.fr

Laurent COLLET, Carsten WILHEM, dirs, Numérique, éducation et apprentissage. Enjeux communicationnels
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. SFSIC, 2015, 160 pages

Depuis quelques années, les médias numériques se sont imposés comme principaux supports de communication et de diffusion de l'information. Se fondant sur les calculs informatiques, le numérique facilite le traitement de l'information et de la communication. Dans les pays développés, l'individu moderne est désormais identifié par un numéro matricule, un numéro de téléphone, un téléfax, une sécurité sociale, notamment dans les sociétés occidentales hautement technologisées. Le domaine du numérique devient alors indispensable dans la vie, ce qui pousse les chercheurs à prendre en considération cette donnée (le numérique) dans le cadre des théories d'apprentissages et d'éducation. C'est ce qu'ont voulu faire les organisateurs du XIX^e congrès (juin 2014) de la Société française de l'information et de la communication (SFSIC) à l'université de Toulon dont les actes sont publiés dans cinq volumes représentant les axes prioritaires arrêtés pour la circonstance. Le présent volume dirigé par Laurent Collet et Carsten Wilhem, intitulé *Numérique, éducation et apprentissage. Enjeux communicationnels*, mobilise les réflexions des chercheurs qui questionnent les modalités d'insertion et d'utilisations de ces nouveaux paysages et techniques informatiques dans le secteur de l'éducation, notamment avec les MOOC (*massive online open course*). Après avoir déterminé l'apport des SIC dans le processus d'apprentissage, il explore les outils susceptibles de favoriser la culture du numérique.

Pour ce qui est des modalités d'insertion et d'utilisations de ces nouveaux paysages et techniques informatiques à l'école, Pierre Moeglin (pp. 19-28) analyse les vrais enjeux des MOOC. Tout en montrant que ce n'est pas un phénomène nouveau, il insiste sur la technicisation

et la rationalisation qui permettent d'aboutir à « l'industrialisation du secteur ». Cette industrialisation se manifeste par la systématisation des MOOC et passe par le financement des plateformes, ainsi que l'intermédiation entre les concepteurs du programme et les usagers. Tout compte fait, on se rend à l'évidence que cette industrialisation est un vaste marché dont de grandes firmes (Google, Apple, Amazon, etc.) se partagent les dividendes. Un tel projet ne pouvait donc être gratuit, philanthropique. C'est dans cette perspective que Carsten Wilhelm (pp. 29-42) revient sur cette médiation des SIC et, surtout, sur l'avènement de nouveaux médias qui poussent désormais vers une « démocratisation » (p. 33) de l'accès au savoir. Cette dernière faisant dire à Victoria Péres Labourdette Lembé (pp. 43-52) que l'on peut « extraire des données pédagogiques de ces MOOC » à des fins heuristiques sans tomber sous la coupe de la loi française en ce qui concerne l'exploitation des données informatiques et de l'internet.

Ouvrant le deuxième volet de la réflexion, Julien Pierre (pp. 53-64) fait une incursion dans l'univers de Facebook et même de tous les réseaux sociaux pour évaluer leur rôle dans le processus d'amélioration du rapport de l'être à soi-même. Il observe la trop grande présence des vulgarités relayées par les réseaux sociaux (même si l'on ne nie pas leur importance dans l'information et le partage des données) et relève l'urgence de socialiser, éduquer et élaguer ce secteur de ces tares qui empêchent sa réelle exploitation en tant qu'outil numérique. Des réseaux sociaux à l'éducation, le pas est franchi par Dima Hanna et Séraphin Alava (pp. 65-78) qui, à partir d'une enquête auprès de 230 professeurs des écoles primaires de la Haute-Garonne, concluent qu'il existe une « corrélation personnelle [avec] les variables du développement professionnel tel que : la recherche de nouvelles méthodes, la préparation des cours, l'échange et la réflexion sur l'acte d'apprentissage/enseignement » (p. 76). Pour eux, il s'agit de montrer que les programmes internet accélèrent et améliorent l'enseignement primaire, notamment en dehors du cadre scolaire ; l'enseignant devant s'exercer en permanence afin de se mettre à jour (p. 70). À leur suite, s'inscrivant cette fois-ci du côté de l'élève, Sidonie Gallot (pp. 79-100) analyse l'utilisation des tablettes en situation de classe. Sa réflexion aboutit à un constat amer : bien qu'on ne puisse pas nier l'importance de l'utilisation des tablettes en classe, il n'en demeure pas moins que cette action a des limites, d'où la nécessité de cultiver en même temps la culture du livre. Par ailleurs, l'observation de Cathia Papi et Thierry Gobert (pp. 101-120) est tout aussi préoccupante quand ils